

## NIETZSCHE et la Franc-Maçonnerie.

Tout le monde a entendu parler, un jour ou l'autre, de ce personnage au nom si difficile à prononcer et plus encore à épeler ! Tout le monde a lu au moins l'une de ses citations qui parsèment tant de livres et d'écrits. Vous avez peut-être même vu sa photographie, avec ses grandes moustaches qui lui cachent presque entièrement la bouche - signe qui pourrait être significatif pour tout spécialiste de ce que j'appellerais la psycho-pathologie des visages. Voici donc un homme dont l'influence posthume contraste tellement avec sa brève existence, errante et humiliée, classé comme philosophe alors qu'il a toujours refusé ce titre avec la dernière énergie. « Non, je ne suis pas un philosophe, a-t-il écrit, je n'ai pas établi de traité, je n'ai pas fait de système ! » Il a surtout voulu être un éveillé, un chantier d'idées. Toute son œuvre a provoqué les malentendus : ou bien on le condamne ou bien on l'exploite. La réputation d'auteur difficile qu'on lui a faite tient de toute évidence à son style puisqu'il a pratiquement écrit toute son œuvre sous forme d'aphorismes, forme poétique et concise qui exige du lecteur un certain effort intellectuel.

Frédéric Nietzsche est né en 1844 dans l'Allemagne prussienne, d'une longue lignée de pasteurs luthériens, par sa mère comme par son père. Tout le poussait donc à suivre cette voie mais le hasard, comme toujours, va lui faire prendre une toute autre direction. Il avait à peine quatre ans lorsque son père tombe d'une échelle en faisant des travaux et, blessé, finira ses jours après avoir perdu la raison. La peur de finir dans la démence comme lui le hantera d'ailleurs toujours. Il fait d'excellentes études, aidé par une bourse que sa mère a pu obtenir. Passionné de musique, il apprend le piano et va même jusqu'à composer. Il va poursuivre ses études jusqu'à son admission à l'Université de Bonn, à l'âge de dix-huit ans.

Que dire de sa jeunesse ? Rien d'autre que ses études ai-je été obligé de constater malgré toutes mes recherches. Il s'intéresse à beaucoup de choses : géologie, botanique et même l'hébreu ! Latin et grec lui sont familiers, il lit énormément : Schopenhauer, Rousseau, Goethe et bien d'autres ! Il écrit continuellement, de son style incisif et poétique à la fois, dans des lettres ou sur des feuillets, comme pour un journal intime, en marchant ou après avoir marché. Il a quelques bons amis qu'il verra souvent durant sa courte existence et dont certains écriront sous sa dictée son œuvre pour ménager sa vue difficile. Et la femme ? J'en parlerai plus tard mais elle garde un certain mystère. De sa vie sexuelle, je n'ai rien pu apprendre d'autre que son apparition, un soir dans le salon d'une « certaine maison », poussé par un ami mais d'où il ressortira sans avoir rien entrepris d'autre que de jouer sur les touches d'un piano ! Maigre information. Absence de désirs, d'occasions ou fuite, trop grande exigence ? D'après ce que l'on sait de lui, il ne paraissait souffrir d'aucun complexe ni timidité, réputé même pour être un brillant causeur. Alors... il m'a bien fallu laisser cela dans le domaine de l'inconnu ou plutôt celui de sa santé qui l'obligera un jour d'interrompre sa profession.

C'est avant même d'avoir son diplôme en poche que l'université de Bâle en Suisse lui propose une chaire de Philologie. En plus du côté flatteur de cette offre, ce qui va contribuer à la lui faire accepter c'est que Wagner, qu'il admire énormément, vit non loin de là, sur les bords du lac des Quatre-Cantons. Une grande amitié naîtra entre les deux hommes, malgré leur différence d'âge - d'une trentaine d'années. Wagner avait épousé une fort belle jeune femme, Cosima, la fille de Liszt, qu'il avait enlevée - comme dans un roman ! A peu près du même âge que Nietzsche, intelligente en plus de sa beauté, cultivée, N. en tomba passionnément et silencieusement amoureux. Les deux hommes se lieront d'une grande amitié que partagera d'ailleurs Cosima et qui durera cinq années, après même que le couple Wagner quitte le Suisse pour aller vivre à Bayreuth. Ils vont se voir très souvent et il leur donnera même à lire sa première œuvre, « L'origine de la tragédie » pour laquelle ils ne lui cacheront pas leur admiration et plus encore Cosima. Comme aucun éditeur n'acceptait de publier son manuscrit, c'est Wagner qui usera lui-même de son influence auprès du sien pour qu'il l'accepte, sans pour autant lui apporter un seul lecteur.. Aucune critique dans la presse ni le moindre commentaire. Première et cruelle déception. C'était pourtant à peu près le seul de ses livres que N. aura écrit selon les règles et usages. En ce qui concerne Cosima c'est là que s'arrêtera la belle histoire car jamais il ne lui avouera sa passion, sauf dans la dernière lettre qu'il lui enverra, mais

ce sera après qu'il ait perdu - pour de bon ! - la raison...et ceci une fois Wagner décédé. Son amitié pour lui s'était d'ailleurs fortement estompée après qu'il eût découvert sa nature dominatrice et son immense vanité. Ainsi allaient se terminer amitié...et amour.

En outre, et surtout - N. avait été repris durement par la maladie qui le frappait depuis quelque temps et dont on n'aura jamais pu découvrir la véritable cause : en plus d'une insomnie chronique il souffrait d'insupportables maux de tête, de graves désordres digestifs et sa vue avait été très atteinte. Beaucoup de maux pour un seul homme et contre lesquels la médecine se déclarait impuissante. Tout cela au point que l'Université va lui accorder un congé d'une année. Il partira donc en convalescence pour Gênes et Sorrente en gardant cette passion pour Cosima cachée dans l'âme mais sans qu'il n'ait rien perdu de sa foi en la vie et en lui-même.

L'existence de N. ressemble ainsi à une fuite continuelle, comme s'il était poursuivi par un démon, celui de la création – car il ne cessera jamais d'écrire - et aussi celui de la maladie qui ne le lâchera plus. En attendant, il aura eu une espérance de repos, de paix du corps et de l'âme, incarnés comme souvent, par une femme. C'était en 1882, date qui aurait pu avoir une importance capitale pour lui. Il avait déjà 38 ans et n'avait pas encore connu l'amour – sauf celui, mythique et irréalisable pour Cosima Wagner. Trente huit ans...et jamais connu l'amour ! Inquiétant, n'est-ce pas ? Bah ! La création artistique...cela remplace tout, peut-on se consoler. ! Mais voici que par l'entremise d'une ancienne relation, il va faire la connaissance d'une demoiselle Lou Andréa Salomé ; demi-juive d'origine finlandaise, âgée de vingt ans, belle et douce, férue de psychologie, fort intelligente et cultivée, tout à fait indépendante bien que voyageant toujours accompagnée de sa mère. Elle avait été initiée aux œuvres de N. qu'elle admire profondément par cette ancienne relation. Ils vont se rencontrer de plus en plus souvent, se confient l'un à l'autre et elle ne lui cache pas son admiration. Quant à lui, il est très vite séduit. Commence alors une amitié qui va se transformer pour lui en amour jusqu'à lui demander de l'épouser ! Pour elle, admiration, goûts intellectuels partagés, sympathie sont certes importants mais quand même insuffisants et après avoir longuement hésité, elle va finir par refuser.

Il faut aussi mentionner les nombreuses tentatives d'influence de la sœur de Nietzsche, Lisbeth. Celle-ci, de quatre ans plus jeune, allait épouser sur le tard un homme qui deviendra un fervent hitlérien et finira par s'exiler en Amérique du Sud où elle ira le rejoindre. Avant son mariage, ses liens avec son frère avaient été fort étroits mais il ne pourra pas lui cacher son hostilité envers son époux et sa profonde opposition avec ses idées politiques et antisémites. De son côté, Lisbeth ne pouvait qu'être des plus hostile à son union avec Lou Andréa, elle va donc intervenir souvent, parfois même directement. Après son refus à sa demande de mariage, il s'enfuit, une fois de plus, mais cette fois le cœur déchiré : « Adieu, chère Lou, je ne vous reverrai plus » lui écrit-il dans sa dernière lettre. Elle fera des tentatives pour le revoir mais il s'était résigné et décidé à la solitude. Les premières semaines durent être affreuses pour lui au point que l'idée de la mort va non seulement venir en lui mais s'imposera jusqu'à lui faire avaler, par trois fois, des doses massives de chloral. C'est grâce à sa solide constitution, ont mentionné les rapports médicaux, qu'il y survivra, grâce aussi, et malgré tout, en sa fondamentale croyance en la vie et en lui-même.

Il n'arrêtait pas de se déplacer, comme poursuivi par l'impérieux besoin de création de son œuvre et ne cessait de la rédiger, bien que tous les éditeurs auxquels il la proposait refusent continuellement de l'éditer. Malgré la maigreur de ses moyens, c'est à compte d'auteur qu'il les faisait éditer et ceci sans qu'aucun ne se vende. « Je ne serai apprécié que dans quarante ans » avait-il d'ailleurs écrit. Là, il se trompait car c'est aussitôt après sa disparition que toute son œuvre allait se faire connaître dans le monde entier. Sa santé s'affaiblissant de plus en plus, il était allé s'isoler dans les montagnes suisses, à Sils-Maria, à côté de ce qui est devenu Saint-Moritz, pendant cinq étés de suite. Il y menait une vie des plus solitaires et frugales. Dans sa chambre, il écrivait chaque matin tout en déclamant ses phrases et martelant la cloison à coups de poing pour en souligner leur rythme – comme le faisait un certain autre écrivain célèbre : Flaubert, me semble-t-il. Il lisait aussi les œuvres de Stendhal, Maupassant, Baudelaire et surtout Dostoïevski. Vu sa santé déficiente, l'Université de Bâle finira d'ailleurs par lui donner congé avec une pension décente et rien ne l'empêchera plus d'écrire jusqu'à la fin de sa vie. Il séjourne tout un hiver à Nice qui l'enchantera plus que partout ailleurs et c'est là qu'il va écrire une grande partie de son œuvre principale : « Zarathoustra ».

Ce contact avec le sud avait été pour N. une joie profonde, un immense espoir. Ses pensées prenaient forme, et il continuait à rédiger sous forme d'aphorismes. « Ainsi Parlait Zarathoustra » paraîtra après qu'il eut découvert la

sagesse de l'Inde. Entre les méditations de Bouddha et les siennes, il avait trouvé bien des similitudes. « Il y a beaucoup d'aurores qui n'ont pas encore luit ; » avait-il lu dans les Védas et c'est ce qui ressortira souvent de ses écrits.

Le 21 Septembre 1888, il aboutit à Turin où il poursuit son oeuvre avec une ardeur qui le surprend lui-même. On a dit que la démence était souvent précédée d'une activité intellectuelle particulièrement poussée et c'est ce qui a du se produire car c'est presque frénétiquement qu'il couvre des pages de son écriture. Il est difficile d'éclairer les phantasmes d'un cerveau que la démence va finir par envahir puis anéantir. Chose étrange, c'est presque en même temps que le succès arrive, que ses ouvrages se vendent, on les réclame. Il envoie à ses amis d'étranges lettres et c'est en Janvier 1889 qu'il va jusqu'à écrire à Cosima Wagner « Ariane, je t'aime » en signant : Dionysos. Un de ses amis, inquiet, était d'ailleurs parti pour Turin et l'avait trouvé dans sa chambre, chantant et labourant le piano de ses coudes. Son logeur lui raconte alors la scène finale : N. sortant de sa maison voit un charretier frapper son cheval et, indigné se jette entre l'homme et la bête, enveloppant celle-ci de ses bras, embrassant ses naseaux, interdisant qu'on la touche. N. va s'effondrer sur le sol. Son ami le ramène à Bâle dans une clinique d'où il passera dans une maison de santé et restera interné, dément. Il avait 45 ans et il va survivre encore 11 années dans cet état. C'est à 56 ans que ses jours finiront sans qu'il eût retrouvé la raison ni donc aucune consolation. Sa fin dramatique paraît avoir quelque chose de fatal. On a du mal à imaginer cet homme d'apparence vigoureuse, pourvu d'un esprit aussi brillant, réduit à un tel état. Sa sœur, Lisbeth devenue veuve, allait revenir du Paraguay et pour aider leur mère, prendra soin de lui. Comme son oeuvre valait maintenant une fortune - elle va acheter une maison à Weimar et s'occupera de la diffusion de son oeuvre, en la modifiant quelque peu a-t-on dit - mais ce n'est qu'une supposition.

N. a été l'inventeur, ou plus modestement, l'instigateur de l'inconscient en découvrant cette multitude de connaissances dans l'individu mais qui n'arrivent pas à s'exprimer. Avant Freud, il a fait éclater cette notion étroite du « conscient » pour aboutir au domaine si vaste de l'inconscient dans lequel personne n'osait s'enfoncer. La loi judéo-chrétienne qui justifiait l'obéissance, l'humilité, la repentance était donc pour N. tournée CONTRE la vie. Ce sont les malades, les faibles, les opprimés, nous dit Jésus qui sont les « bienheureux ». N. va essayer de les régénérer, les faire sortir du souterrain dans lequel personne n'avait le courage de les déterrer. On lui reprochera d'ailleurs cette tendance comme une forme de nihilisme, d'affirmation, de glorification du « rien » alors qu'elle annonce au contraire l'apparition de nouvelles valeurs, celles que Freud tentera d'expliquer tout au long de sa vie.

N. va écrire l'une de ses oeuvre les plus importantes : « La Volonté de Puissance », titre qui peut faire peur mais qui ne correspond absolument pas à la glorification de cette puissance. On l'a parfois mal compris dans le sens réel des mots qu'il emploie, desservi en outre par les dangers de la traduction. Rien n'est plus éloigné de sa pensée que de vouloir imposer une quelconque autorité. Il ne veut d'ailleurs pas être un maître, il se contente d'être un authentique éveillé : un initiateur. Le fait que sa pensée invite au dépassement de soi demande qu'elle doive elle-même être dépassée. « On récompense mal un maître en restant toujours son élève » avait-il écrit dans Ecce Homo. Il est devenu par ses écrits le père d'un système anti-systèmes.

On l'a parfois mal compris, j'en reviens encore à son appel qui m'avait tant frappé lorsque je l'avais lu pour la première fois : « L'homme est quelque chose qui doit être surmonté. » et que je ne pourrai pas oublier. C'est l'Etre humain qui le passionne et sa perfectibilité. « Dieu est mort » ose-il proclamer - mais c'est surtout parce que les hommes se servent de cette idée de Dieu pour se protéger, pour essayer d'expliquer ce qu'ils ne comprennent pas plutôt que d'avouer qu'ils ne sont pas capables - pour l'instant du moins - de donner une explication à cet extrême besoin d'infini.

« Alors, allez-vous me dire, mais quel est son rapport avec la F.M. ? »

Rapport direct et d'appartenance, il n'y en a pas. Malgré toutes mes recherches, je n'ai rien trouvé, sauf erreur, dans son oeuvre qui en fasse même mention. Mais sa parenté spirituelle avec elle apparaît - frappante même - dans toute son oeuvre. Il paraît difficile de croire qu'un homme aussi attaché que N. au sens de l'humain et à ses possibilités immenses n'en ait jamais entendu parler ! Qu'il n'ait pas voulu en faire partie, cela peut se comprendre de la part d'un être aussi hostile à tout engagement. Mon étonnement devant son silence a été tel que je me suis décidé à faire appel au fabuleux système d'Internet. Quelle n'a pas été ma surprise de recevoir presque aussitôt une réponse à la question que je posais : « Pas à ma connaissance, disait-elle, et je vois mal comment d'ailleurs

dans la mesure où sa philosophie aristocratique est aux antipodes du credo égalitaire des loges. Salutations nietzschéennes. » On peut discuter de cette interprétation, mais je reste persuadé que tout ce qui parle à l'âme ou apporte au corps une résonance spirituelle, cela a un rapport avec la F.M « Rien de ce qui est humain ne doit m'être étranger » s'était déjà exclamé N. On peut allonger ses proclamations, elles invitent, elles conjurent même les hommes à mieux se connaître mutuellement, à s'unir dans cet effort, à ne jamais abandonner cette recherche.

Ce que N. a écrit, il l'a puisé au plus profond de lui-même, avec la conviction que l'homme a des ressources insoupçonnées à devenir PLUS QUE CE QU'IL N'EST. De toute évidence, N. est un penseur anti-conformiste qui croit en l'homme et en ses immenses possibilités, intellectuelles et sociales. Il ne peut être classé dans aucune catégorie. Fondateur de l'inaccompli, c'est ainsi qu'on a pu l'appeler. Cette sentence peut prêter à de multiples interprétations ou conclusions, elle est pour moi l'ouverture d'une recherche sur l'être humain, recherche qui m'a poussé à vous rejoindre, pour tenter de mieux comprendre, non seulement ce que je suis, mais de ce que je PEUX être, ce que je peux DEVENIR.

La critique d'élitisme qu'on fait à N., je l'avais déjà souvent entendue avant d'avoir fait sa connaissance, ce qui ne date pas d'hier mais... je n'ose y croire, de... Juillet 1940 ! Puisque j'évoque ainsi mon passé et l'époque où j'avais entendu parler de lui, laissez-moi vous raconter que c'est en fouillant dans les rayons d'une bibliothèque que je suis tombé sur un épais volume dont le titre était « Ainsi parlait Zarathoustra » et, qu'en le feuilletant j'en avais été quasiment ébloui ! En plus de son élitisme, on m'avait naturellement parlé de lui comme d'un personnage un peu mythique, une sorte de révolté en marge de tout système. Ce que j'ai découvert, c'est que son œuvre est un chantier d'idées bien plus qu'un système, qu'il faisait la jonction entre la philosophie classique et celle de Freud, juste après Schopenhauer. Aller plus loin, chercher la vérité de l'humain, transmettre, surmonter les idées reçues : « Humain, trop humain » est d'ailleurs le titre d'un de ses ouvrages. Certains autres ont des titres aussi évocateurs, comme : Aurore – Le gai savoir – Par delà le bien et le Mal – Le crépuscule des idoles- Ecce Homo- L'antéchrist et, bien sûr ! « Ainsi parlait Zarathoustra ». Je mets à part l'un de ses principaux : « La Volonté de Puissance » car ce titre à lui seul, est typique des déviations qu'engendre inévitablement toute traduction. Or rien n'est plus éloigné de sa pensée que la force et précisément la volonté de puissance ! Son appel, son adjuration même « Deviens celui que tu es » semble avoir quelque chose de quasiment biblique. Il croit en l'homme, en ses immenses possibilités de formation, d'édification par l'union avec les autres. Croyance, certitude qui sont bien, oserai-je dire, dans notre esprit maçonnique.

La dramatique fin de N. paraît avoir quelque chose de fatal ; on ne peut s'empêcher de se demander quel aurait pu être l'aboutissement d'une pensée aussi interrogative. « Je ne suis pas assez borné pour faire un système, pas même pour faire mon système » a-t-il écrit dans son œuvre posthume qui est peut-être plus importante encore que celle qu'il a si difficilement publiée de son vivant. Successeur de Schopenhauer, il apparaît juste avant Freud. Il fait donc la scission, si j'ose dire, en réalité la jonction entre l'ère de la « raison » et celle du souterrain de l'informulé, de ce qui est en gestation dans chacun de nous, dans ce qu'on va appeler le subconscient. On peut dire qu'il en est la transition. « Eveilleur » s'est-il modestement appelé lui-même. .

André Gide avait déjà écrit en 1899 : « Oui, N. démolit, il sape mais ce n'est pas en découragé, c'est en féroce, c'est noblement, glorieusement, surhumainement. Comme un conquérant neuf violente des choses vieilles. » Sauf qu'il ne pouvait imaginer à quel point « les choses vieilles » allaient, sous la forme du stalinisme et de l'hitlérisme submerger et tenter de détruire l'Europe.

Toute grande œuvre, c'est connu et répété, est toujours incomprise. Celle de Nietzsche, plus encore que les autres, a provoqué les malentendus. On a invoqué ses contradictions, ce dont il s'est quasi félicité puisqu'il n'a établi aucun système ; on lui a reproché son style poétique. Il n'avait rien du philosophe-type, penché sur ses manuscrits. Il a d'ailleurs écrit dans son ouvrage au titre évocateur, sinon prémonitoire Ecce Homo : « Rester assis le moins possible ; ne pas accorder de créance à une pensée qui ne soit née en plein air et pendant que le corps se meut librement, à la conception de laquelle les muscles ne célèbrent pas de fête » On a également invoqué sa maladie et son effondrement final pour classer ses livres au nombre des documents pathologiques.

Voici donc un homme, dont l'influence posthume contraste tellement avec la brève existence, errante et humiliée qu'il a eue. On a mis longtemps à le connaître, à l'apprécier à sa juste valeur ; il le savait, il l'avait écrit. Il a eu, en

tous cas et pendant longtemps une réputation suspecte sinon mauvaise ; celle d'un nihiliste, exalté, contradictoire systématique...La vérité oblige à dire qu'il était pressé de délivrer son message et qu'il ne s'est pas soucié du mauvais impact provoqué, entre autres, par le titre qu'il a donné à l'un de ses principaux ouvrages « La Volonté de Puissance » Pour justifier ce titre, on pourrait dire que la volonté de puissance n'est pas un désir de destruction mais exprime un désir qui en devient une exigence, de re-création, de transformation, de libération des forces vitales. Pour devenir ce que je suis, il faut détruire ce que j'ai été, ce que je fus.

.N. a donc été très vite confronté à ce grave problème des racines de l'Homme, en la force duquel il croyait, en sa grandeur et en sa beauté. « Deviens celui que tu es ! » a-t-il proclamé après avoir dit que l'homme était « quelque chose qui doit être surmonté » Ce sont deux phrases-clé. Pour devenir, il faut construire, amasser pierre par pierre jusqu'à obtenir l'édifice de son œuvre. C'est ce qu'il a écrit en parlant de lui-même. Et c'est ce qui le rapproche tant de nos convictions et aspirations maçonniques car si j'ai osé rattacher son oeuvre à la pensée maçonnique, c'est que toute son œuvre le fait apparaître non plus comme philosophe « avec un marteau » a-t-il écrit lui-même mais comme un philosophe avec une truelle, non plus comme destructeur mais comme constructeur, parlant alors du « bâtiment » de sa philosophie. C'est ainsi qu'il écrit dans une lettre à sa sœur : « Et maintenant que je me suis bâti le péristyle de ma philosophie, il faut que je mette toute la main à l'œuvre et que je ne prenne pas de repos tant que le bâtiment principal ne se tiendra pas devant mes yeux. L'échafaudage de mon bâtiment principal doit être érigé cet été. Puisse ma santé y suffire ! ». Nous savons ce qu'il en a été.

Quand N. proclame que Dieu est mort, il ne tue Dieu que pour permettre à l'homme de DEVENIR lui-même, de penser par lui-même, de développer sa spiritualité personnelle sans avoir besoin d'un appui, d'une béquille, sans devoir se justifier. Cela permet à l'homme d'assumer ses propres responsabilités. L'homme devient adulte. En F.M. l'homme est d'abord apprenti, on le guide, mais petit à petit, il doit travailler par lui-même, développer sa propre spiritualité.....( sans aide et sans repères sauf ceux qu'il s'est fixé lui-même.) N. dit Dieu est mort, mais si Dieu est mort, cela veut dire qu'il a existé !

Autrefois le blasphème envers Dieu était le plus grand blasphème. Mais Dieu est mort- a-t-il proclamé- et avec lui sont morts les blasphémateurs. Ce qu'il y a de pire maintenant, c'est le blasphème envers la Terre» écrit-il. Son intime conviction est que chacun de nous a reçu en naissant une parcelle d'éternité. On a appelé cette croyance de toutes sortes de noms ; la moins discutable pourrait être « culture ». Dieu n'est qu'une des multiples — innombrables - façons d'appeler la vie, la création de la vie. Il semble donc qu'en proclamant que dieu est mort, N. ne fasse que confirmer l'existence du créateur de la vie, en retirant simplement la majuscule qui lui a été conférée. C'est ce que je crois intimement mais qu'importe ? Avec la vie, apparaît le besoin, la nécessité de durée, de survivre avec tout ce que cela nécessite comme moyen d'y arriver. Se protéger, donc construire. Pour y parvenir, prendre conscience de son environnement, c'est-à-dire ses semblables, unis par le même besoin. S'unir pour se protéger puis pour créer, édifier, chacun ayant apporté sa propre pierre, l'abri sera construit puis le Temple édifié pour célébrer cette union. C'est ainsi que la Franc-maçonnerie aura été créée en devenant symbole de vie, de durée.- je n'ose dire d'éternité !

N. ne tue Dieu que pour le faire renaître sous une autre forme. On ne parle plus de Dieu mais de spiritualité, de travail de l'homme sur lui-même pour se perfectionner et atteindre l'idéal que Dieu aurait souhaité.

Il nous reste à conserver cette création humaine, à lui rendre hommage par notre union, à l'amplifier, à l'embellir par notre travail. Chacun de nous apporte sa pierre, ne serait-ce que sous la forme d'une modeste planche comme celle-ci. Toute l'oeuvre de N. vise à la compréhension de l'humain et à ses possibilités infinies.. Ce qui est nouveau dans la conception de la vie selon lui, c'est l'acceptation des contraires, de la vérité des contraires. C'est en quoi il annonce l'avènement de la psychanalyse. L'instinct n'est donc pas une force fatalement mauvaise. Contre la morale, il propose de nouvelles « tables des valeurs » où l'instinct est synonyme de vie et de pensée. Sa vision tragique n'a donc rien de pessimiste. Les préjugés sont dépassés en faveur de la vie. Musique et poésie contre l'idéal dialectique pourrait-on dire. C'est le cas pour l'un de ses plus célèbres ouvrages qui a jeté sur lui suspicion, sinon hostilité: «La Volonté de Puissance » Celle-ci n'est pas un besoin de destruction mais exprime un désir — qui en devient une exigence - de re-création, de transformation. Pour devenir ce que je suis, il faut détruire ce que j'ai été, ce que je FUS. Cela signifie que toute existence concrète relève ou de la force, c'est-à-dire d'une volonté de puissance ascendante qui affirme la vie et la réalité, ou de la faiblesse, c'est-à-dire capitulation et néant. Nous voici au coeur de ce problème de mots : l'homme est un être de désir, et le désir peut être qualifié de faiblesse sinon de décadence.

Nous savons tous ici, que la F.M. réside d'avantage dans un rapport d'idées et de sentiments entre êtres humains que dans une simple appellation ou association. Tout ce qui parle à l'âme ou apporte au corps une résonance spirituelle, on pourrait dire, je crois, que cela a un rapport avec la F.M. Ne pas mépriser les faiblesses de l'homme, surtout pas ! Ce qui ne veut pas dire s'y soumettre sans réflexion, mais tenter de les surmonter. Peut-être suffit-il de se sentir humain et se demander pourquoi. N. a dû pressentir –sans le dire - ce qui pouvait y avoir de profond dans notre institution. C'est ainsi qu'il adjure : «Mais où se déversent finalement les flots de tout ce qu'il y a de grand et de sublime dans l'homme ? N'y a-t-il pas pour ces torrents, un océan ? Sois cet océan: il y en aura un. ». N. n'était pas un de ces philosophes tels qu'on les imagine habituellement, assis à leur bureau couvert de livres, plongé dans d'insondables réflexions avant de coucher sur le papier le fruit de ses profondes réflexions, muni d'une théorie inébranlable et bien décidé à persuader le monde pensant de sa justesse. N. était un penseur ardent cherchant la vérité de toute son âme, qui considérait la vie comme une prodigieuse expérience et voulait débarrasser la tête des gens de principes trop bien établis.

Peu de philosophes ont subi de tels avatars, dénigrement, fausses interprétations. Sa dramatique fin paraît avoir quelque chose de fatal ; on ne peut s'empêcher de se demander quel aurait pu être l'aboutissement d'une pensée aussi interrogative. «Je ne suis pas assez borné pour faire un système, - pas même pour faire mon système. » a-t-il écrit dans son oeuvre posthume.

Il existe une oeuvre d'André Gide qui m'avait exalté dans ma jeunesse : «Les Nourritures terrestres» dans laquelle je reconnais aujourd'hui le souffle sinon certaines des idées de Nietzsche. Comme lui, il proclame que « nous devons toujours être prêts à l'extrême, comme à une fête... Et, pensant l'Eternel retour: «Tout passe et tout revient, éternellement tourne la roue de l'Etre. Tout meurt, tout refleurit. Tout se brise, tout se rajuste. Eternellement s'édifie la demeure de l'Etre.»

Dans Zarathoustra: «L'enfant au miroir» évoque aussi une de nos idées : « Pourquoi me suis-je effrayé dans mon rêve au point de m'être éveillé ? Un enfant ne s'est-il pas approché de moi qui portait un miroir ? O Zarathoustra - m'a dit l'enfant- regarde- toi dans la glace ! Mais lorsque j'ai regardé dans le miroir, j'ai poussé un cri et mon coeur s'est ému, car ce n'était pas moi que j'y avais vu, c'était la face grimaçante et le rire moqueur d'un démon. »

L'une des idées maîtresses de N. est celle de « L'Eternel- Retour. ». C'est une pensée ancienne que l'on attribue aussi bien à Pythagore que dans la religion indoue. Elle suppose que l'univers est fini dans ses possibilités mais infini dans le temps. Les mêmes événements pourraient donc se répéter une infinité de fois. Elle est donc inconciliable avec la cosmologie judéo-chrétienne. La vraie joie pour lui réside dans ce « Oui » dit à la vie. Ce que j'ai le plus aimé et admiré en lui, c'est sa croyance, sa conviction dans la valeur de « l'humain » et ses immenses possibilités. Cette croyance, cette certitude qu'il y a dans l'être humain un capital qui ne demande qu'à s'accroître - plus encore lorsque les hommes cherchent à s'unir - est sans doute la principale cause qui m'a poussé à demander d'être accueilli en Franc-maçonnerie et que j'y ai trouvé toutes les raisons de m'en réjouir.

J'ai dit

Georges Civ. :31/03/09